

« Pourquoi Exil et Littérature ? »

Conversation dans le cadre du salon LittExil du 26 avril 2021

Alexis Nouss et Hélène Gestern



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/12991>
ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2021
Pagination : 162-166
ISBN : 978-2-919040-58-2
ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Alexis Nouss et Hélène Gestern, « « Pourquoi Exil et Littérature ? » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1334 | 2021, mis en ligne le 01 janvier 2024, consulté le 11 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/12991> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.12991>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

LITTÉRATURE

«*Pourquoi Exil et Littérature?*»

Conversation entre **Hélène Gestern**, écrivaine, et **Alexis Nouss**, professeur en littérature générale et comparée à l'université d'Aix-Marseille et titulaire de la chaire «Exil et migrations» au Collège international dans le cadre du salon LittExil du 26 avril 2021.

«*Pourquoi Exil et Littérature? Parce que le lien est très fort, il est même ancestral : il va de l'Ulysse d'Homère à celui de James Joyce. Parce que la littérature a le pouvoir et la fonction de nous éclairer sur un réel qui, parfois, pourrait demeurer obscur si l'on prenait une autre analyse, si l'on employait un autre discours.*» C'est avec ces mots qu'Alexis Nouss ouvre la discussion avec Hélène Gestern autour de son livre *Armen. L'exil et l'écriture*¹, paru en 2020. Car les incertitudes de l'identité sont le matériau même de la littérature et ne peuvent se raconter que sur le papier.

Armen Lubin, le protagoniste de l'ouvrage d'Hélène Gestern, est un écrivain arménien exilé en France où il passe la majorité de sa vie. L'auteur, malade, passe son temps de lieu de sanatoriums en hôpitaux. Comme le souligne Alexis Nouss : « *Hélène Gestern cherche à écrire le parcours d'Armen tout en traçant le sien. Elle ne met pas ses pas dans ceux de l'écrivain arménien mais les double de sa propre empreinte. Elle s'exile en Armen Lubin et y retrouve son exil personnel ; en somme son exilance, c'est-à-dire l'éthos exilique, la condition de tout exilé : être soi chez soi ou être soi car l'on n'a pas de chez soi.* » Les romans d'Hélène Gestern, selon lui, s'inscrivent dans la littérature indiciaire, paradigme qu'a théorisé l'historien Carlo Ginzburg. C'est une littérature qui s'écrit à partir d'une trace, d'un indice, d'une photo, d'un secret... qui devient, dès lors, une famille au secret. Hélène suit les traces de l'auteur, en réalise son portrait et par lui son autoportrait. Mais aussi le portrait de quelqu'un d'autre, auquel elle s'adresse, un « tu » également disparu qui participe au portrait du personnage et de son auteur.

« *Est-ce que ce qu'on a perdu a existé ?* demande Alexis Nouss. *Dans quelle mesure le passé quitté est-il en continuité avec le présent ?* » Car la mémoire n'est pas un catalogue ou un trésor. Le passé est le médium du vécu. Il ressemble, comme le dit Walter Benjamin, au sol dans lequel les villes antiques gisent ensevelies. Alors, comme le précise Alexis Nouss : « *Celui qui se rapproche de*

1. Hélène Gestern, *Armen. L'exil et l'écriture*, Paris, Arléa, 2020.

son propre passé enseveli doit se comporter comme un homme qui fait des fouilles. » Les fouilles figurent d'ailleurs dans le titre d'un ouvrage d'Armen Lubin². Alexis Nouss conclut sa présentation par une citation de René Char « *"En poésie, on habite le lieu que l'on quitte."* Mais on pourrait paraphraser : en exil, on habite le lieu que l'on quitte. »

L'exil et le hasard

Cette conversation n'est pas classique. Elle suit les règles d'un jeu de hasard, conçu par Alexis Nouss, à la manière de l'exil qui laisse mystérieuse la vie sur laquelle on va tomber. Ainsi, un glossaire de dix mots accompagne les deux intervenants : « corps, déplacement, écriture, feuilleton, langue, mémoire, mort, nom, paysage, ville ». Cinq de ces dix mots inscrits sur des cartons seront piochés au hasard, en alternance, par Hélène Gestern et Alexis Nouss lors de cette rencontre et donneront lieu à des commentaires de la part des deux intervenants. La deuxième idée qui structure cette conversation est celle de pouvoir projeter sur le fond d'écran de l'auditorium une image « pour éclaircir ou obscurcir le propos », comme l'annonce Alexis Nouss.

Le premier mot que pioche Hélène Gestern est celui de « mémoire ». La mémoire est, selon Hélène Gestern, la meilleure amie et la meilleure ennemie. La mémoire collecte des éléments de soi qui permettent de se construire mais empoisonne l'exilé lorsque celui-ci, comme Armen Lubin, sait qu'il ne pourra jamais rentrer. Armen Lubin était en effet un apatride qui évoquait cette situation en ces termes dans son poème « Le passage clandestin » : « *C'était un exilé et j'en connais de toutes sortes / Ils ont tous, derrière eux, fermé une porte / Cette porte n'est visible qu'une fois franchie. / Une fois franchi le visible.* » Car l'exilé est celui aussi qui espère qu'une porte s'ouvre devant lui, sans savoir s'il pourra l'ouvrir ou si elle ne se refermera pas aussitôt, le laissant sans clé ni moyen d'entrée. Ainsi, quand Hélène Gestern retrace les vingt-deux ans en sanatorium d'Armen Lubin, elle transcrit cette impossibilité d'ouvrir ou de fermer les portes. Pour l'exilé, le dehors risque toujours d'envahir le dedans. Le désert ou la Méditerranée, les rues ou les jungles, sont des condamnations au dehors qui rend, selon Alexis Nouss, impossible de garder une mémoire quelque part.

Entre l'« ailleurs » et le « nulle part »

Lorsque s'affiche sur l'écran une photo d'une femme prise par Augustus Frederick Sherman à Ellis Island, Hélène Gestern mentionne que son sujet n'a pas nom



► Alexis Nouss, membre du Jury du Prix littéraire de la Porte Dorée 2021. © EPPPD – Anne Volery.

2. Armen Lubin, *Fouiller avec rien*, Paris, éd. René Debresse, 1942.

de famille. La photo précise simplement qu'elle est « ruthénienne », la norme étant à l'époque de privilégier l'origine des migrants. Ellis Island apparaît comme : « *Un non-lieu. Ni dedans, ni dehors. On est à la porte de quelque chose. Toutes les photos d'Ellis Island ont en commun l'ambiguïté de montrer des gens qui sont entre deux mondes et en même temps nulle part* », précise Hélène Gestern.

Avec son ouvrage, Hélène Gestern offre un lieu et un récit à Armen Lubin, une histoire personnelle qui aurait pu être avalée par l'Histoire mais dont la vie et les traces ont été pieusement conservées par ses proches. Car, pour l'État français, Armen Lubin n'était qu'un apatride, un anonyme. Un Arménien avec un passeport Nansen. Comme le montre la photo des réfugiés secourus en Méditerranée projetée par Alexis Nouss, avec ces hommes et ces femmes revêtus des mêmes gilets de sauvetage, ou encore celle des camps de réfugiés arméniens, avec ses habitants pauvrement vêtus, dans un environnement de fortune, ce que les médias montrent des exilés tend à oblitérer leur identité et à faire oublier que chacun d'entre eux, aussi, possède une histoire.

D'où la fonction de la littérature. Alexis Nouss souligne que « *la littérature est cet extraordinaire dispositif qui permet de parler d'un collectif en parlant d'un individu. Ici, le collectif serait le génocide arménien. Sauf que Armen Lubin n'en parle presque pas alors même qu'il en est un rescapé* ». L'écrivain choisit le français comme langue exclusive dans laquelle écrire sa poésie, il n'évoque pas le génocide et reste, en France, un écrivain français. Pourtant, le collectif traumatique que constituent le génocide arménien et l'exil conséquent est aussi présent entre ses pages.

Les lieux de l'exil

« Ville » est le second mot pioché. On ne peut être exilé que dans une ville, explique Alexis Nouss. La campagne renvoie à la nature et on ne peut pas être exilé dans la nature, qui est partout même si elle peut être différente d'un pays à l'autre. La difficulté de l'exil se joue dans la ville. Tous les repères urbains y sont perdus et distordus. C'est l'expérience d'Armen Lubin, comme l'explique Hélène Gestern, quand il arrive à Marseille, puis monte à Paris et trouve un emploi temporaire – comme le suggère son premier roman, *Le Retraite sans fanfare* – comme ouvrier dans le secteur de l'automobile. Mais, sur une photo prise à la campagne bourguignonne, Armen Lubin semble heureux et apaisé. Il porte un béret basque et lit le *Petit Bourguignon*, sans aucun signe qui permette de penser qu'il n'est pas français... Hélène Gestern le compare avec une autre photo d'Ellis Island projetée et sur laquelle figure un migrant grec dans son grand uniforme de garde royal. Ce garde grec, explique Hélène Gestern, semble « *fier de poser dans cette tenue. Il a tout le costume : le haut, le bas, les chaussures, la barbe et le chapeau. Cette photo est à la fois très impressionnante par le costume qu'elle montre et en même temps, elle nous fait sourire parce qu'elle convoie quelque chose de très incongru, presque ridicule. Parce qu'on ne peut pas imaginer cet homme se promener habillé ainsi dans une rue américaine sans déclencher aussitôt une sorte de curiosité, voire des quolibets. Je la trouve émouvante, cette photo. Parce que cet homme possède les attributs de la dignité en Grèce mais ici, aux États-Unis, ils sont*

comme une monnaie qui n'aurait plus cours. Au mieux, ils serviraient une forme de folklore. Au pire, une forme de ridicule. Donc, que va-t-il faire de tout ça ? Et comment ? Quel va être le prochain habit qu'il va revêtir ? »

Un seul bien : le corps

En rebond, le troisième mot tiré est le corps. Armen Lubin a un corps défaillant. Né en 1903, on lui diagnostique en 1936 une tuberculose osseuse hautement dangereuse à une époque où les antibiotiques n'existent pas. Il est alors soigné dans des hôpitaux parisiens (Broussais et la Salpêtrière ?) jusqu'en août 1939, quand l'État demande aux hôpitaux d'évacuer les patients étrangers pour faire de la place aux soldats français blessés par la guerre qui se profile. Armen, très mal en point, va être accueilli par la famille d'un ami à Pau. Dès lors, il va n'avoir de cesse de parler de son corps. De 1936 à sa mort en 1974, il ne fera que souffrir. Il tentera même de se suicider, privé d'antidouleur dans les sanatoriums. « *Ce corps devient sa croix* », décrit Héléne Gestern.

Comme elle a pu le constater en enquêtant sur les dates des séjours d'Armen à l'hôpital, à partir de 1939, les noms étrangers se raréfient, puis disparaissent des registres et des archives de l'Assistance publique. « *Cette disparition me terrorise, livre Alexis Nouss, ce sont les prémices de l'extermination et de ce qui s'est passé dans les camps nazis d'une certaine manière. Je suis frappé de voir comment, dans un Occident chrétien dont la morale est baignée dans la pensée du christianisme, le corps souffrant est dissimulé : celui de l'esclave noir, celui du Juif qui est gazé puis brûlé, celui du migrant oublié dans le désert ou en Méditerranée. Et cela est d'autant plus glaçant que le migrant ne possède plus que son corps.* » On ne veut non seulement pas accueillir le migrant, mais aussi son corps.

Et encore, rappelle Héléne Gestern, même accepté en France, l'exilé n'est jamais complètement français. Sur les registres de l'Assistance publique qu'elle a consultés, on trouve la mention « Français par naturalisation ». Héléne Gestern est choquée par cette distinction : « *Il y a déjà deux catégories de Français : Français par nature et Français par naturalisation. C'est obscène d'écrire une telle chose. On est français une fois qu'on est français. Ensuite, il y a eu le gouvernement de Vichy qui a promulgué les lois raciales et les lois antijuives, mais ce racisme était déjà présent. C'était déjà dans la société française. Cela n'était pas dit. Mais cette xénophobie-là, elle était tout à fait présente et installée.* » Armen Lubin est donc un exilé que la maladie dépossède de son corps, corps qui est sa seule force de



► Héléne Gestern, Prix littéraire de la Porte Dorée 2021.
© EPPPD – Anne Volery.

travail et de revenu. Incapable de travailler (il exerce à Paris comme photographe, puis retoucheur en photographies), il se tourne en dernier recours vers l'écriture.

S'inscrire dans le(s) paysage(s)

Quatrième mot, celui du paysage qui est une nature figée où l'homme peut s'inscrire. « *Le paysage pour le migrant est une quête : il est un espace en dehors du corps pour se projeter* » affirme Alexis Nouss. Hélène Gestern nuance : « *En même temps, le paysage peut représenter un danger. Si un émigré n'arrive pas à le faire coïncider avec son propre horizon, il peut être une souffrance.* » Elle s'appuie sur la photo du sanatorium de Bidart sur la côte basque où a séjourné Armen Lubin. Ce sanatorium est construit au soleil et à l'abri du vent. C'est une torture pour Armen Lubin qui, durant les six ans où il a séjourné là-bas, entend l'océan sans jamais pouvoir le voir, surtout lors des tempêtes. Ce paysage atlantique, qu'il a connu de sana en sana, puis celui de Berck, ne sera jamais le sien. Avec l'aide d'amis, il arrive au début des années 1960 au Home arménien de Saint-Raphaël. Si Hélène Gestern ne peut pas dire qu'il y était pleinement heureux, cet ultime déplacement est pour Armen Lubin un soulagement. Libéré des contraintes du sanatorium et éloigné de l'océan et de sa violence, pour lui, la plage redevient une source de plaisir. La Nature l'adoucit, il retrouve les rives de la Méditerranée qui a toujours été son paysage organique.

Un paysage linguistique, le rapport à la langue

Cinquième mot : la langue. Armen Lubin est connu pour sa poésie en français, mais il a aussi poursuivi en France son écriture en prose, en arménien cette fois. Il a ainsi compartimenté ses écrits, car on ne trouve dans son œuvre nulle trace d'un poème en arménien, ni d'une nouvelle littéraire en français. L'arménien et le français, cloisonnés, ne se croisent jamais chez lui dans un même genre littéraire. Malgré cette séparation des langues, « *son français de la Nouvelle Revue Française* », mélangé de tournures familières ou inusuelles, comme le décrit Hélène Gestern, nous déboussole. Ce ne sont pas les écrits d'un auteur natif, mais la façon dont il écrit ne nous permet pas pour autant de déterminer d'où il vient.

Un des aspects de l'éthos migratoire, comme le souligne Alexis Nouss, c'est justement le rapport particulier qu'il établit avec les langues : « *L'exilé se déprend de l'appartenance linguistique. C'est-à-dire que ce n'est pas une langue qui le définit et, à la limite, c'est lui qui définit une langue. Lubin, ainsi, définit une nouvelle langue française.* » Les migrants et les exilés nous font réfléchir sur la langue et sur la manière dont elle ne peut être seulement un bien national réservé.

Armen Lubin, concluent Hélène Gestern et Alexis Nouss, est donc l'incarnation même des difficultés, des contradictions et des ambiguïtés de l'identité d'exilé. Cet intellectuel a quitté sa Constantinople natale pour fuir le génocide. Il se retrouve alors dans un terrain inconnu avec pour seul bien son corps malade, dont il fait une force, par l'écriture. Cette écriture n'est jamais entièrement française sans pour autant appartenir à un autre monde. ■